

plusieurs bains chauds de pieds, à les couper, au sortir du bain, avec un canif, ou des ciseaux, sans attaquer les parties saines, qui sont d'autant plus sensibles qu'elles sont plus tendues, & à appliquer dessus une feuille de joubarbe, ou de lierre grim pant, ou de pourpier, qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut aussi, au-lieu de ces feuilles, si l'on veut s'épargner la petite peine du pansement journalier, y appliquer un emplâtre de diachylon simple, ou de gomme ammoniac, amollie dans du vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors, que d'éviter les causes qui les ont produits.

CHAPITRE XXXI.

De quelques cas qui demandent des secours prompts; Évanouissements, Hémorrhagies, Accès de convulsions, Suffocations, Suites de la peur, Maux produits par des vapeurs nuisibles, Poisons, Douleurs excessives.

Des Évanouissements.

§ 494. **L'**Évanouissement a plusieurs degrés; le plus léger, dans lequel le malade se sent toujours & entend, sans pouvoir cependant parler, est ce qu'on appelle *défaillance*, accident très-fréquent chez les personnes qui ont des vapeurs, & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entièrement le sentiment & la connoissance, avec un affoiblissement très-considérable du pouls, cet état s'appelle *syncope*, c'est le second degré de l'évanouissement.

Si la *syncope* est telle, que le pouls soit entièrement éteint, la respiration insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide, ce dernier degré, qui est rare, mais qui est la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *asphyxie*.

Les évanouissements dépendent d'un grand nombre de causes différentes, dont je ne puis indiquer que les principales, qui sont 1°. le trop de sang, 2°. le manque de sang, & en général la foiblesse, 3°. les embarras dans l'estomac, 4°. les maux de nerfs, 5°. les passions, 6°. quelques maladies.

Des Évanouissements occasionnés par le trop de sang.

§ 495. Le trop de sang est souvent une cause d'évanouissement, & l'on juge qu'il dépend de cette cause quand il attaque les personnes sanguines, fortes, robustes, & qu'il les attaque sur-tout après quelque cause propre à augmenter tout-à-coup le mouvement du sang, comme des aliments ou des boissons échauffantes, vin, liqueurs, café; des boissons bues chaudes, comme thé, mélisse, &c. un long séjour au soleil, ou dans un endroit chaud; beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelque passion; sur-

tout si à toutes ces causes se trouvent joints une rougeur vive & un gonflement du visage.

Dans ce cas, 1°. on fait flairer du vinaigre, on en lave le front, les tempes, les poignets, après l'avoir mêlé avec la moitié d'eau tiède si on le peut. Les eaux spiritueuses nuisent dans cette espece.

2°. On fait avaler deux ou trois cuillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3°. On serre très-fortement les jarretieres au-dessus du genou, parce que, par ce moyen, on retient une plus grande quantité de sang dans les jambes, & le cœur en est moins surchargé.

4°. Si la défaillance est opiniâtre, c'est-à-dire, dure plus d'un quart-d'heure, ou s'il y a *syncope*, il faut faire une saignée au bras qui ranime très-promptement.

5°. Après la saignée, on fait très-bien de donner un lavement, ensuite on laisse le malade tranquille, en lui faisant boire de demi-heure en demi-heure quelques tasses de thé de fureau avec un peu de sucre & de vinaigre.

Quand les évanouissements qui dépendent de cette cause sont fréquents, il faut, pour les éviter, suivre les conseils que j'indiquerai plus bas § 544. en parlant des personnes qui sont trop de sang.

La même cause, qui produit ces évanouissements, occasionne aussi quelquefois de violentes palpitations, dans les mêmes circonstances, & souvent même les palpitations précédent ou suivent l'évanouissement.

Des Évanouissements occasionnés par la foiblesse.

§ 496. Si le trop de sang, qu'on peut envisager comme un excès de santé, produit des évanouissements, ils sont encore plus souvent l'effet d'une cause contraire, c'est-à-dire, du manque de sang ou de l'épuisement.

Cette espece arrive après de grandes hémorrhagies, après des évacuations, ou promptes & excessives, comme au bout de quelques heures d'un *cholera morbus* § 321. ou plus lentes, mais longues, comme après une diarrhée invétérée, des sueurs excessives, un flux d'urine, des excès de nature à épuiser, des veilles opiniâtres, un long dégoût, qui, en privant des aliments nécessaires, produit le même effet que des évacuations excessives.

L'on doit travailler à détruire ces causes d'évanouissement par les remèdes qui conviennent à chacune : ce détail seroit déplacé ici ; mais les secours qui conviennent dans le temps de l'évanouissement, sont à-peu-près les mêmes pour tous les cas de cette classe, excepté pour celui qui suit les hémorrhagies, dont je parlerai plus bas, & l'on doit, 1^o. étendre les malades sur un lit, où on les couvre, & on leur frotte, avec de la flanelle chaude, les jambes, les cuisses, les bras, tout le corps, sur lequel on a soin de ne laisser aucune ligature.

2^o. On leur fait flairer des choses très-spiriteuses, comme l'eau des carmes, celle de

la Reine de Hongrie, le sel d'Angleterre, l'esprit de sel ammoniac, des herbes fortes, telles que la rhue, la fauge, le romarin, la menthe, l'absinthe, &c.

3°. On leur met dans la bouche, & on tâche de leur faire avaler quelques gouttes d'eau des carmes, ou d'eau-de-vie, ou de quelqu'autre liqueur potable, mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin échauffé avec du sucre & de la cannelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

On leur applique, sur le creux de l'estomac, un morceau de flanelle, ou d'autre étoffe de laine, trempé dans du vin échauffé avec quelque herbe forte, ou même dans de l'eau-de-vie chaude.

5°. Si le mal paroît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre & de cannelle, & continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6°. Dès qu'ils peuvent avaler, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de pain, ou de biscuit trempé dans le vin avec le sucre & la cannelle.

7°. Enfin, pendant qu'on prend des précautions pour agir sur la cause, on continue, pendant quelques jours, à prévenir de nouveaux retours, en leur donnant souvent, & peu à la fois, d'une nourriture légère, mais cependant fortifiante, comme des panades au bouillon, des œufs à la coque très-frais, & très-peu cuits, des rôties au sucre, du chocolat, des soupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait, &c.

DES ÉVANOUISSEMENTS. 405

§ 497. Les évanouissements qui sont une suite de la saignée, ou de quelque purgatif trop fort, appartiennent à cette classe.

Ceux qui surviennent après la saignée, sont ordinairement très-passagers, & finissent dès qu'on a étendu le malade sur un lit; & les personnes qui y sont sujettes, les préviennent, en se faisant saigner couchées; s'il est un peu fort, du vinaigre senti & avalé avec un peu d'eau y remédie très-bien.

On trouvera § 552., les moyens de remédier aux accidents qui sont une suite des émétiques ou des purgatifs trop forts.

Des Évanouissements occasionnés par les embarras d'estomac.

§ 498. L'on a déjà vu § 308., que les indigestions occasionnoient des évanouissements, & si fort même, qu'ils exigeoient des secours très-actifs tels qu'un émétique. Quelquefois l'indigestion est moins l'effet de la quantité des aliments, que de leur qualité, ou de leur corruption; ainsi il y a quelques personnes que des œufs, du poisson, des écrevisses, des aliments gras, jettent dans un mal-aise & une angoisse très-souvent accompagnés d'évanouissements. On juge que l'évanouissement dépend de cette cause, quand elle a précédé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ce cas ranimer le malade, comme dans les especes précédentes, en lui

faisant sentir quelque odeur forte, quelle qu'elle soit, mais l'essentiel, c'est de lui faire avaler beaucoup de quelque boisson tiède qui noie ces matieres, en émouffe l'âcreté, & en procure l'évacuation par le vomissement ou les entraîne dans les boyaux.

Une légère infusion de camomilles, de thé, de sauge, de sureau, de chardon bénit, opere à-peu-près avec la même efficacité; le chardon bénit & les camomilles operent cependant plus sûrement le vomissement. L'eau tiède seule est très-bonne.

L'évanouissement finit, ou au moins diminue beaucoup, dès que l'on a commencé à vomir. Il arrive même souvent que la nature excite pendant l'évanouissement des nausées qui raniment le malade un moment, mais qui étant insuffisantes pour le faire vomir, le laissent bientôt retomber dans son anéantissement, qui dure souvent assez longtemps, & qui laisse des maux de cœur, des vertiges, un mal-aise qu'on n'éprouve point dans les premières especes.

Lorsque l'accès a fini, il faut se mettre, pendant quelques jours, à une diete très-légere, & prendre en même-temps, le matin à jeun, une prise de la poudre N^o. 38., qui débarrasse l'estomac de ce qui peut y être resté de nuisible, & en rétablit les forces.

§ 499. Il y a une autre espece d'évanouissement, qui a aussi sa cause dans l'estomac, mais qui est cependant très-différente de celle-ci, & qui demande des secours très-différents, c'est celle qui est produite par une grande sen-

sibilité de cet organe, & une foiblesse générale.

Les personnes sujettes à ce mal sont des personnes valétudinaires, foibles, que peu de chose éprouve, & dont l'estomac est en même-temps foible & très-sensible. La quantité d'aliments qui leur est nécessaire, quelque petite qu'elle soit, les éprouve; elles ont presque toujours un peu de mal-aise après le repas, & s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou qu'elles mangent quelque aliment un peu moins facile à digérer, qu'elles aient quelque émotion après le repas, que la saison soit défavorable, souvent même sans que l'on puisse en assigner aucune cause sensible, le mal-aise se change en évanouissement.

Ces malades n'ont presque besoin, dans ce moment, que d'un grand repos, & il suffiroit de les étendre sur un lit; mais comme on se résout difficilement à être tranquilles spectateurs d'un évanouissement, on peut leur faire sentir quelque eau spiritueuse, en laver les tempes & les poignets, & en même-temps leur faire avaler un peu de vin. Les frictions sont aussi utiles.

Cette espece d'évanouissement est plus souvent suivie d'un peu de fièvre, que les autres especes.

Des Évanouissements qui dépendent des maux de nerfs.

§ 500. Cette espece d'évanouissement est presque entièrement inconnue aux personnes

auxquelles cet Ouvrage est principalement destiné ; mais comme il y a des personnes de la ville qui passent une partie de leur vie à la campagne , & des personnes à la campagne qui ont le malheur d'avoir les maux de la ville , j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici , par maux de nerfs , que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs , qui fait qu'ils excitent dans le corps ou des mouvements irréguliers , c'est-à-dire , des mouvements sans cause extérieure , au moins sensible , & sans un acte de la volonté ; ou des mouvements beaucoup plus considérables qu'ils ne devroient l'être , s'ils étoient proportionnés à la force de l'impression extérieure. C'est précisément cet état qu'on appelle *vapeurs* , chez le peuple , *la mere* ; & comme il n'y a aucun organe qui n'ait ses nerfs , aucune ou presque aucune fonction sur laquelle les nerfs n'influent , l'on comprend aisément que les *vapeurs* étant cet état qui résulte de ce que les nerfs ont de faux mouvements , sans cause évidente , & toutes les fonctions du corps dépendant en partie des nerfs , il n'y a aucun symptôme de maladies que les *vapeurs* ne puissent produire , & que ces symptômes , par-là même , doivent varier infiniment , suivant les branches des nerfs qui se dérangent ; l'on comprend aussi , pourquoi les *vapeurs* d'une personne ne ressemblent souvent point à celles d'une autre , pourquoi les *vapeurs* d'un jour ne ressemblent point chez la même personne à celles du lendemain ; l'on comprend encore que les *vapeurs* sont un mal

très-réel, & que cette bizarrerie, dans les symptômes, qui étant incompréhensible pour tous ceux qui ne sont pas versés dans la connoissance de l'économie animale, a fait qu'ils les ont regardées comme l'effet d'une imagination dépravée, plutôt que comme une maladie réelle; l'on comprend, dis-je, que cette bizarrerie est un effet nécessaire de la cause des vapeurs, & que l'on n'est pas plus maître de ne pas avoir des vapeurs, que de ne pas avoir un accès de fièvre, ou de mal de dents.

§ 501. Quelques exemples donneront une idée plus nette du mécanisme des *vapeurs*. Un émétique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occasionne aux nerfs de l'estomac, irritation qui produit le spasme de cet organe: si par une suite de ce vice des nerfs, qui constitue les vapeurs, ceux de l'estomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émétique, le malade sera travaillé par de violents efforts pour vomir, tout comme s'il avoit pris un émétique.

Si un faux mouvement dans les nerfs qui se distribuent dans le poulmon, vient à resserrer les petites vesicules, qui doivent admettre l'air frais à chaque inspiration, le malade se sentira suffoqué, tout comme si ce resserrement étoit occasionné par quelque vapeur nuisible.

Si les nerfs, qui se distribuent à la peau, viennent, par une suite de ces mouvements irréguliers, à se resserrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelque application, la transpiration s'arrêtera, les hu-

410 DES ÉVANOUISSEMENTS.

meurs qui devoient s'évacuer par cette voie, se rejettent ou sur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très-fréquent chez les personnes à vapeurs; ou sur les boyaux, & l'on aura une diarrhée aqueuse, souvent très-rebelle.

§ 502. Parmi les différents symptômes de cette maladie, les évanouissements ne sont pas un des plus rares.

On est sûr qu'ils dépendent de cette cause quand ils attaquent une personne sujette à cette maladie, & qu'on ne peut trouver aucune des autres causes qui les produisent.

Ces évanouissements ne sont presque jamais dangereux, & n'ont presque besoin d'aucun secours; il faut mettre le malade sur un lit, lui donner beaucoup d'air, & lui faire sentir quelque odeur plutôt puante qu'agréable; c'est dans ces évanouissements que la fumée de cuir, de plume, de papier, réussit souvent très-bien.

§ 503. Ils sont souvent occasionnés, parce que le malade a été un peu trop long-temps à jeun, parce qu'il a un peu trop mangé, qu'il est dans une chambre trop chaude, qu'il a vu trop de monde, qu'il a senti quelque odeur trop forte, qu'il est trop ferré, que quelques discours l'ont affecté un peu trop vivement, en un mot, par beaucoup de causes, presque insensibles pour des gens bien portants, mais qui operent un effet très-violent sur ces personnes, parce que, comme je l'ai dit, le vice de leurs nerfs consiste à être affectés beaucoup trop vivement, la force de la sensation n'est point proportionnée à celle de sa cause extérieure.

Quand on peut démêler quelle est celle de ces causes qui a occasionné l'évanouissement, l'on sent qu'il convient d'y remédier, en l'éloignant si elle subsiste encore.

Comme des causes aussi légères peuvent produire ces évanouissements, il n'est pas surprenant qu'ils reviennent souvent. Le meilleur préservatif est de détruire le vice des nerfs qui les produit, mais le long détail de ce traitement fort absolument de mon plan. Je me contente d'avertir les personnes qui y sont sujettes, que tous les remèdes évacuants, saignées, purgatifs, eaux minérales purgatives, tous les remèdes rafraîchissants & relâchants, les sels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long sommeil, la vie sédentaire, leur sont en général très-nuisibles; qu'il ne leur faut que des remèdes qui fortifient sans échauffer, que la vie active, les chambres & les lits froids, le grand air sur-tout le matin, l'exercice, sur-tout à cheval, la distraction & la sobriété sont les vrais remèdes de ce mal. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes & les chagrins le perpétuent & rendent absolument inutiles tous les remèdes.

Des Évanouissements produits par les passions.

§ 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joie excessive a tués sur le champ; mais ces cas sont rares, & l'on ne demande pas souvent du secours pour les défaillances que le plaisir procure. Il n'en est pas de même de la colere, du chagrin, & de la peur.

Je parlerai de la peur dans un article séparé, je dois dire ici un mot de la colere & du chagrin.

§ 505. Une colere excessive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin d'œil; plus souvent ils jettent seulement dans la défaillance : le chagrin sur-tout produit cet effet, & il est très-commun de voir des personnes dans cet état, tomber de défaillances en défaillances pendant plusieurs heures. L'on sent fort bien que dans ce cas il y a très-peu de secours à donner; il est utile de leur faire sentir du vinaigre, & de leur faire prendre, fréquemment, quelques tasses d'une boisson chaude légèrement cordiale, comme de la mélisse, ou de la limonade faite avec l'écorce d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru réussir le mieux, c'est une grande cuillerée à café d'un mélange de trois parties de *liqueur minérale anodyne d'HOFMAN*, & d'une partie de *teinture spiritueuse de succin*, qu'on fait avaler dans une cuillerée d'eau, & l'on boit par-dessus quelques tasses des boissons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puisse remédier aux défaillances de cette espece, par les nourritures; l'état physique, dans lequel un violent chagrin met le corps, est, de toutes les dispositions, celle dans laquelle les aliments peuvent le plus nuire, & tant que la violence du faiblesse dure, il ne faut donner que quelques cuillerées de bouillon, ou quelques bouchées de rôtie.

§ 506. Quand la colere a été portée à un point si violent, que la machine épuisée par cet effort tombe tout-à-coup dans un relâchement excessif, il survient quelquefois une défaillance & même une *syncope*.

Il suffit de laisser le malade tranquille, & de lui faire sentir du vinaigre; quand il est revenu, on lui fait boire beaucoup de limonade chaude faite avec le jus de citron, le sucre & l'eau, & on lui donne des lavements N^o. 5.

Il reste quelquefois dans ce cas des maux de cœur, des envies de vomir, une amertume à la bouche, des vertiges qui paroïtroient indiquer un émétique; mais il faut bien se garder de l'employer, il pourroit avoir les suites les plus funestes; la limonade & les lavements dissipent ordinairement cet état: si le dégoût & les maux de cœur continuoient, on pourroit, tout au plus, ordonner le remede N^o. 23., ou quelques prises du N^o. 24.

Des Évanouissements qui arrivent dans les maladies.

§ 507. Les évanouissements qui surviennent dans d'autres maladies, ne sont jamais d'un augure favorable, parce qu'ils dénotent de la foiblesse, & que la foiblesse est un obstacle à la guérison.

Dans les commencements des maladies putrides, ils dénotent aussi souvent un embarras d'estomac, ou un amas de matieres corrompues, & ils cessent, quand il est sur-

414 DES ÉVANOUISSEMENTS.

venu quelque évacuation, par les vomissements ou par les selles.

Dans le commencement des fièvres malignes, ils annoncent toute la force de la malignité, & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas, le vinaigre extérieurement & intérieurement est le meilleur remède pendant l'accès, & ensuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§ 508. Les évanouissements qui surviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuations, se guérissent comme ceux qui dépendent de la foiblesse, & il faut chercher à modérer les évacuations.

§ 509. Les personnes qui ont un abcès dans le corps, sont sujettes à s'évanouir fréquemment; on les ranime avec le vinaigre: mais souvent un de ces évanouissements devient mortel.

§ 510. Il arrive, à plusieurs personnes, d'avoir un évanouissement plus ou moins fort, à la fin d'un violent accès de fièvre ou de chaque redoublement dans les fièvres continues, ce qui prouve toujours que la fièvre a été très-forte, l'évanouissement étant l'effet du relâchement qui succède à une forte tension. Une ou deux cuillerées d'un vin blanc léger, mêlées à autant d'eau, sont le seul secours nécessaire.

§ 511. Les personnes qui sont sujettes à de fréquents évanouissements, ne doivent rien négliger pour en connoître la cause, & pour la détruire quand ils la connoissent, parce que l'effet des évanouissements est toujours

nuisible, excepté dans quelques fièvres dans lesquelles il paroît décider les crises.

Tout évanouissement laisse dans le malade & dans la foiblesse, les sécrétions se suspendent, les humeurs croupissent, il se forme des engorgements, & si le mouvement du sang s'arrête tout-à-fait, ou se ralentit considérablement, il se forme dans le cœur & dans les gros vaisseaux, des polypes souvent incurables, dont les suites sont terribles, & qui, quelquefois, occasionnent des anévrysmes intérieurs, qui tuent toujours après de longues angoisses.

Les évanouissements, qui attaquent les vieillards, sans cause manifeste, sont d'un fâcheux augure.

Des Hémorrhagies.

§ 512. Les hémorrhagies de nez, qui surviennent dans les fièvres inflammatoires, sont ordinairement une crise favorable; qu'il faut bien se garder d'arrêter, à moins qu'elle ne devînt excessive, & ne fît craindre pour la vie du malade.

Dans les sujets bien portants, comme elles ne surviennent presque jamais que quand il y a une surabondance de sang, il ne convient pas non plus de les arrêter trop tôt, il seroit à craindre qu'il ne se formât des engorgements sanguins dans quelque partie intérieure.

Quelquefois il survient un évanouissement après qu'il s'est écoulé une médiocre quantité de sang; cet évanouissement arrête l'hé-

morrhagie, & se diffipe fans autre secours que l'odeur du vinaigre. Mais d'autres fois il survient défaillances sur défaillances, fans que le sang s'arrête; il y a même de légers mouvements convulsifs, du délire: alors il faut nécessairement arrêter l'écoulement, & même, fans attendre ces symptômes violents, voici les signes qui font juger si l'on doit l'arrêter ou non. « Tandis que le pouls est encore » assez plein, que la chaleur du corps reste » égale par-tout, jusques aux extrémités, & » que le visage & les levres sont colorés de » rouge, on n'a rien à redouter de l'hémorrhagie, fût-elle même violente.

» Mais lorsque le pouls commence à être » tremblant, lorsque le visage & les levres » sont pâles, que le malade se plaint de mal » de cœur, il faut arrêter l'écoulement du » sang.

Et comme les remedes n'agissent pas sur le champ, il vaut mieux en commencer l'usage un peu trop tôt, que d'attendre un peu trop tard.

§ 513. 1^o. On applique des bandes aux bras, dans l'endroit où on les applique pour faire la saignée, & au bas des cuisses dans l'endroit où l'on met les jarretieres, & on les serre fortement afin d'arrêter le sang dans les extrémités.

2^o. Pour augmenter cet effet, on fait tremper les jambes dans l'eau tiède jusqu'au genou; en relâchant les vaisseaux des jambes, elle fait qu'ils se dilatent, & reçoivent par-là même plus de sang. Si l'eau étoit froide,

elle renverroit le sang à la tête; si elle étoit chaude, elle augmenteroit le mouvement, donneroit plus de vitesse au pouls, & animeroit l'hémorrhagie.

Quand l'hémorrhagie est arrêtée, on peut un peu relâcher les ligatures, ou en défaire une tout-à-fait, & laisser les autres encore une heure ou deux sans y toucher; mais il faut bien se garder de les desserrer tout-à-fait, toutes à la fois.

3°. On fait prendre, toutes les demi-heures, sept ou huit grains de nitre & une cuillerée de vinaigre dans un demi-verre d'eau.

4°. On fait fondre une dragme de vitriol blanc, dans deux cuillerées à soupe d'eau de fontaine, & l'on trempe dans cette liqueur une tente de charpie, ou de brins de fin linge, qu'on introduit dans le nez, d'abord horizontalement, qu'on relève ensuite & qu'on porte aussi haut qu'il est possible à l'aide d'un bois flexible. Si ce remède ne réussit pas, la *liqueur minérale anodyne* d'HOFMAN, employée de la même façon, réussit à coup sûr; & dans les campagnes où l'on n'a, souvent, ni l'un ni l'autre de ces remèdes, de l'eau-de-vie, & même de l'esprit de vin, mêlés avec un tiers de vinaigre, réussissent très-bien, & j'en ai vu de grands effets.

L'on peut aussi se servir du remède N°. 67., dont j'ai déjà parlé à l'article des plaies, qu'on met en poudre, & qu'on porte, aussi haut qu'il est possible, dans les narines, au bout d'une tente de charpie, qui s'en charge très-aisément; ou dans un canon de plume, qu'on

remplit de cette poudre, on le porte fort haut, & on souffle ensuite fortement par le bout extérieur; mais la première méthode est à préférer.

5°. Quand le sang est arrêté, on laisse le malade dans un grand repos, & on se garde bien de retirer la tente qui est restée dans le nez, ou de détacher les caillots de sang figé qui le remplissent; ce détachement se fait peu-à-peu, & la tente ne ressort souvent qu'au bout de plusieurs jours.

§ 514. Je ne parle point de la saignée, parce que je la crois inutile, & que si quelquefois elle arrête le sang, d'autres fois elle l'anime; ni des anodins, dont l'effet est constamment de déterminer plus de sang à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque ne doivent jamais être employées, elles ont quelquefois produit les accidents les plus fâcheux; mais quand l'hémorrhagie dure trop long-temps, on peut permettre cette application ou celle de vinaigre sur le front.

Dans toutes les hémorrhagies, le repos, les ligatures, & l'usage des boissons N°. 2. ou 4., sont très-utiles.

§ 515. Les personnes sujettes aux fréquentes hémorrhagies doivent se conduire de la façon prescrite dans le Chapitre suivant § 544., peu souper, éviter toutes les choses âcres & spiritueuses, éviter les endroits trop chauds, & ne se couvrir la tête que très-légerement.

Quand on a été sujet pendant long-temps à des hémorrhagies, si elles finissent, il faut diminuer ses aliments, se faire de temps en

temps une saignée, & prendre quelques laxatifs, sur-tout le N^o. 24., & souvent, le soir, du nitre.

Des Accès de convulsions.

§ 516. Les convulsions sont en général plus effrayantes que dangereuses, elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, & leur guérison dépend de la destruction de ces causes.

Dans l'accès il y a très-peu de remèdes à tenter.

Rien n'abrege, ni ne diminue même, un accès d'épilepsie; ainsi il ne faut rien faire, d'autant plus que souvent les remèdes aigrissent le mal: mais l'on doit seulement veiller à la sûreté du malade, en empêchant qu'il ne se donne des coups violents; il est aussi utile de mettre entre les dents, si on le peut, un petit rouleau de linge, qui empêche que la langue ne s'engage, & ne soit dangereusement ferrée dans une forte convulsion.

Le seul cas qui demande quelque secours, c'est quand l'accès paroît si violent, le col si gonflé, le visage si rouge, qu'on a lieu de craindre une apoplexie, qu'il faut prévenir par une saignée au bras, de huit ou dix onces.

Comme cette cruelle maladie est fréquente dans les campagnes, c'est rendre un service essentiel aux infortunés qui en sont les victimes, que de les avertir combien il est dangereux pour eux, de se livrer à faire aveuglément tous les remèdes qu'on leur conseille.

S'il y a une maladie dont le traitement soit délicat, c'est celle-ci; il y en a quelques especes qui sont incurables, celles mêmes qui sont guérissables demandent tous les soins des Médecins les plus éclairés, & tous ceux qui prétendent guérir tous les épileptiques avec un même remede, sont des ignorants ou des imposteurs, souvent tous les deux à la fois.

§ 517. Les accès de convulsions simples, non épileptiques, sont souvent fort longs & continuent presque sans interruptions, pendant des jours & même des semaines.

L'on doit chercher à en découvrir la véritable cause; mais l'on ne doit presque rien faire pendant les accès: les nerfs se trouvent alors dans un si grand degré de tension & de sensibilité, que les remedes qui passent pour les mieux indiqués, redoublent souvent l'orage au-lieu de l'appaîser.

Des boissons aqueuses légèrement aromatiques sont ce qu'il y a de plus innocent, comme de la mélisse, du tilleul, du sureau; quelquefois une tisane de réglisse réussit mieux que rien d'autre.

Des Accès de suffocation.

§ 518. Les suffocations, quelque nom qu'on leur donne, quand elles attaquent, tout-à-coup, une personne dont la respiration étoit aisée auparavant, dépendent presque toujours ou d'un spasme dans les nerfs des vésicules du poumon, ou d'un engorgement de sang dans le poumon, ou d'un engorgement de

cette même partie, produit par des humeurs visqueuses.

La suffocation, qui dépend d'un spasme n'est pas dangereuse, elle se dissipe d'elle-même, ou l'on peut la traiter comme les évanouissements qui dépendent de la même cause, voyez § 502.

§ 519. On connoît que la suffocation dépend d'un engorgement sanguin, quand elle attaque des personnes fortes, vigoureuses, sanguines, qui mangent beaucoup, qui mangent des aliments succulents; qui boivent des vins forts, des liqueurs; qui s'échauffent souvent; quand elle attaque après quelque cause d'échauffement; quand le pouls est plein, fort, le visage rouge.

On la guérit 1^o. par la saignée du bras très-abondante, & réitérée s'il est besoin.

2^o. Par des lavements.

3^o. Par beaucoup de tisane N^o. 1. à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4^o. Par la vapeur du vinaigre respirée continuellement; voyez § 55.

§ 520. L'on a lieu de croire que la suffocation dépend d'un dépôt d'humours visqueux sur le poulmon, quand elle attaque des personnes dont le tempérament & le genre de vie sont opposés au tempérament & au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valétudinaires, foibles, phlegmatiques, pituiteux, paresseux, degoûtés, qui se nourrissent mal, ou de choses grasses, visqueuses & insipides, qui boivent beaucoup d'eaux

4²² DES SUFFOCATIONS.

chaudes; quand le mal attaque par un temps pluvieux, un vent de midi; quand le pouls est mol & petit, le visage pâle & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace, c'est 1^o. de donner toutes les demi-heures une demi-tasse de la potion N^o. 8., si on peut l'avoir d'abord; 2^o. de faire boire abondamment de la boisson N^o. 12.; 3^o. d'appliquer aux gras de jambes deux forts véficatoires.

Si le malade étoit robuste avant l'accident, si le pouls conserve encore de la force & paroît un peu plein, une saignée, de sept ou huit onces, est souvent indispensablement nécessaire.

Un lavement produit aussi quelquefois de très-grands effets.

Les malades sont ordinairement soulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, quelquefois même un peu vomir.

Le remède N^o. 25., dont on donne une prise de deux en deux heures, avec une tasse de la tisane N^o. 12., réussit souvent très-bien.

Si l'on n'avoit ni ce remède, ni celui du N^o. 8., ce qui peut souvent arriver dans les campagnes, il faut piler un oignon médiocre dans un mortier de fer, ou de marbre, verser dessus un verre de vinaigre bouillant, passer fortement par un linge, y mêler autant de miel, & avaler toutes les demi-heures une cuillerée de ce mélange, dont j'ai observé l'efficace, d'une façon sensible.

Des Suites de la peur.

§ 521. Je placerai ici quelques conseils pour prévenir les mauvais effets des peurs, qui ont des suites très-fâcheuses à tout âge, mais surtout chez les enfants.

Les effets généraux de la peur, sont, de resserrer tous les petits vaisseaux, & de repousser le sang vers l'intérieur; delà la suppression de la transpiration, le saisissement général, le tremblement, les palpitations & l'angoisse quand le cœur & le poumon sont surchargés de sang, quelquefois même les évanouissements, des maladies incurables du cœur, la mort; souvent les assoupissements, les rêveries, une espece de délire furieux, comme je l'ai vu fréquemment chez des enfants quand les vaisseaux du cerveau s'engorgent, les convulsions & l'épilepsie même, qui est souvent la suite horrible d'un mauvais badinage. La moitié des épilepsies non natives en dépendent, & l'on ne sauroit trop inculquer aux enfants de ne jamais se faire réciproquement peur; les maîtres d'école devroient les avertir sérieusement sur cet article.

Quand l'humeur de la transpiration arrêtée se jette sur les boyaux, il en résulte des diarrhées très-longues & très-opiniâtres.

§ 522. L'on doit chercher à rétablir la circulation dérangée, & rappeler la transpiration, & à calmer l'agitation des nerfs.

La méthode ordinaire est de donner d'abord de l'eau fraîche; mais quand la frayeur

est considérable, cette méthode est pernicieuse, & j'en ai vu de très-fâcheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille, ne laisser avec eux que très-peu de personnes qui leur soient très-familieres, leur donner quelques tasses de boisson chaude, sur-tout de tilleul & de mélisse, leur mettre les jambes dans un bain tiede, dans lequel on les laisse une heure s'il est possible, en les leur frottant de temps en temps, & en leur donnant tous les demi-quarts-d'heure une petite tasse de ces boissons. Quand le calme est un peu revenu, que la peau est généralement réchauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment transpirer; pour cela on peut leur donner quelques cuillerées de vin en les mettant au lit, avec une tasse de ces mêmes boissons, ou, ce qui est plus sûr, quelques gouttes de laudanum liquide de SYDENHAM, (voyez la table des remedes N^o. 44.) ou, s'il manque, une prise de thériaque.

§ 523. Quelquefois les enfants ne paroissent pas d'abord extrêmement effrayés, mais la peur se renouvelle pendant le sommeil & n'en a que plus de force; il faut alors mettre en pratique les conseils que je viens de donner, quelques soirs de suite, avant que de les coucher.

Souvent la peur se renouvelle à la nuit tombante, & les met tous les jours dans un état violent; l'on doit employer les mêmes moyens, & tâcher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai dissipé, par ces mêmes secours, les tristes effets de la peur chez les femmes en couche, pour qui elle est ordinairement funeste, & souvent promptement mortelle.

Si la suffocation est violente, l'on est quelquefois obligé de faire un saignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux, mais presque continu.

Tous les remèdes violents, rendent incurables les maladies qui sont une suite de la peur; une assez fréquente, c'est une obstruction au foie, qui produit une jaunisse.

Des accidents produits par la vapeur du charbon & par celle du vin.

§ 524. Il n'y a point d'années qu'il ne périsse un grand nombre de personnes par la vapeur du charbon ou de la braise, & par celle du vin.

Ces accidents produits par le charbon, ont lieu, quand on brûle de la braise, & sur-tout du charbon, dans une chambre fermée, ce qui est exactement s'empoisonner soi-même. L'huile sulphureuse, développée en brûlant, se répand dans la chambre, & ceux qui y sont, sentent un embarras de tête, des vertiges, des maux de cœur, une foiblesse & un engourdissement singulier, un délire, des convulsions, un tremblement, & s'ils n'ont pas la présence d'esprit, ou la force de se retirer, ils périssent assez promptement.

J'ai vu une femme qui eut pendant deux jours, des tournoisements de tête & des vo-

missements presque continuels pour avoir été moins de six minutes dans une chambre où il y avoit cependant une fenêtre & une porte ouvertes, avec un rechaud dans lequel il n'y avoit que quelques charbons; elle auroit péri si tout eût été fermé.

Cette vapeur est narcotique, « elle tue » en produisant une affection soporeuse, ou » apoplectique, mêlée cependant de quelque » chose de convulsif, comme le prouve assez la cloture de la bouche & le serrement des mâchoires.

L'état du cerveau dans les cadavres, démontre que c'est d'apoplexie que l'on meurt; il est cependant vraisemblable, que quelquefois la suffocation a aussi part à la mort, puisque l'on a trouvé le poumon engorgé de sang & livide.

L'on a aussi observé dans quelques sujets, » que les malades attaqués de la vapeur du » charbon, ont ordinairement tout le corps » d'un tiers plus gros que dans l'état naturel; » le visage, le col & les bras sont gonflés, » comme s'ils avoient été soufflés, & la machine semble dans l'état de violence qu'auroit éprouvé quelqu'un qu'on auroit étranglé, & qui auroit long-temps combattu avant que de succomber.

§ 525. Les personnes qui sentent le danger & qui se retirent à temps, sont soulagées ordinairement dès qu'elles sont au grand air; ou, s'il leur reste du mal-aise, un peu d'eau & de vinaigre, ou de la limonade, bus chauds, les soulagent assez promptement.

tement. Quand on a perdu le sentiment & la connoissance, & que le pouls est presque insensible, s'il y a quelques moyens de ranimer le malade, ils consistent 1^o. à l'exposer dans un air très-pur & frais.

2^o. A lui faire respirer quelque odeur très-pénétrante qui le ranime un peu, comme l'esprit volatil de sel ammoniac, le sel d'Angleterre, &c. ensuite à l'entourer de vapeur de vinaigre.

3^o. A lui faire une saignée au bras, ou, ce qui seroit peut-être à préférer, à la jugulaire.

4^o. A lui mettre les jambes dans l'eau tiède & à les bien frotter.

5^o. A lui faire boire beaucoup de limonade ou d'eau & de vinaigre, avec du nitre.

6^o. A lui donner des lavemens âcres.

Comme il est démontré qu'il y a du spasme, on s'est bien trouvé de quelques remèdes antispasmodiques, comme la *liqueur minérale anodyne* d'HOFMAN; l'on a même donné de l'opium avec succès: mais il ne peut être permis qu'à un Médecin de l'employer dans ce cas.

L'émétique est nuisible, & les envies de vomir ne dépendent que de l'embarras du cerveau.

L'on se trompe en croyant qu'il suffit d'avoir laissé brûler un moment le charbon en plein air ou sous une cheminée, pour que le danger de la vapeur soit passé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du char-

bon allumé, & le nombre de ceux qui ne se font jamais réveillés est si grand & si généralement connu, qu'il est étonnant comment on se livre encore à cette malheureuse habitude.

§ 526. Les Boulangers, qui font de la braïse, en ont souvent de grandes quantités dans leurs caves, & souvent la vapeur dont cette cave est pleine, les faitit au moment où ils y entrent; ils tombent sans sentiment & périssent si on ne les retire pas assez tôt pour leur donner les secours que je viens d'indiquer.

» Un moyen sûr pour éviter ces fortes d'accidents, c'est, en descendant dans la cave, » d'y jeter du papier ou de la paille enflammée; s'ils brûlent tout-à-fait, on n'a rien à craindre de la vapeur; quand ils s'éteignent, il ne faut point entrer dans la cave; mais on met à la porte, après avoir ouvert le soupirail, une botte de paille qu'on allume, & qui sert comme de ventouse, pour attirer avec force l'air extérieur; on essaie de nouveau si le papier brûle, & s'il ne brûle pas, on renouvelle la paille allumée.

§ 527. Le charbon du bois brûlé à feu ouvert, n'est pas, à beaucoup près, aussi dangereux que le charbon proprement dit, dont le danger vient de ce qu'en l'étouffant, par les moyens en usage pour cela, on a concentré toute la partie sulphurée qui en fait le danger; mais il n'est cependant pas dénué de tout principe nuisible, sans quoi il ne seroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jeter du sel sur

les charbons allumés, avant que de les porter dans une chambre, ou d'y mettre un morceau de fer, qui se charge d'une partie de ce soufre narcotique & mortel, a un certain degré d'utilité, mais ne suffit pas pour éloigner tout le danger.

§ 528. Quand les grands accidents sont passés, qu'il ne reste que de la foiblesse, de l'étourdissement, du dégoût, il n'y a rien de mieux que de la limonade mêlée à un quart de vin, dont on prend fréquemment une demi-tasse avec un peu de croûte de pain.

§ 529. La vapeur qui s'exhale du vin, & en général de toutes les liqueurs qui fermentent, comme la bière, le cidre, &c. a quelque chose de vénéneux qui tue, tout comme la vapeur du charbon, & il y a toujours quelque danger à entrer dans une cave où il y a beaucoup de vin en fermentation, si elle a été fermée pendant plusieurs heures; l'on a une multitude d'exemples de gens morts en entrant, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidents, il ne faut pas exposer successivement des hommes à aller périr, en voulant retirer les premiers qui sont tombés, mais l'on doit commencer par purifier l'air, en employant les moyens indiqués plus haut, ou en tirant dans la cave quelques coups de fusil; ensuite on peut se hasarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés sont dehors, il faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vu un homme, il y a huit ans, que la vapeur de l'esprit volatil de sel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'une heure, & qu'une forte saignée dégagea entièrement, qui étoit si insensible, qu'il ne s'aperçut qu'au bout de plusieurs heures, d'une très-grande plaie que lui avoit fait, depuis le milieu du bras jusques sous l'aisselle; un crochet, destiné à secourir dans les incendies, dont on s'étoit servi pour le retirer.

§ 530. Quand on ouvre des fouterrains fermés de très-long-temps, quand on cure des puits profonds, qui ne l'avoient pas été depuis plusieurs années, les vapeurs qui s'en exhalent, produisent sur le corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes secours. On les purifie en y faisant brûler du soufre & du nitre, ou, ce qui revient au même, de la poudre à canon.

§ 531. Les fumées des lampes & des chandelles, sur-tout quand on les éteint, opèrent comme les autres vapeurs; moins fortement, à la vérité, & moins promptement, l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée des lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans une chambre fermée. Ces dernières fumées nuisent encore à raison de la graisse, qui, portée au poumon avec l'air, les empêche de respirer; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate, sont d'abord oppressées dans les endroits où il y a plusieurs chandelles.

Les secours doivent être les mêmes indiqués § 525.; la vapeur du vinaigre est très-utile.

Des Poisons.

§ 532. Il y a un très-grand nombre de poisons, dont la façon d'agir n'est pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remèdes différents; mais l'arsenic, & quelques plantes, sont ceux qui occasionnent le plus souvent des accidents dans les campagnes.

§ 533. C'est par son excessive âcreté, qui ronge & enflamme, que l'arsenic tue avec une inflammation prodigieuse, un feu brûlant, des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'estomac, les boyaux, des vomissements affreux & souvent sanglants, des selles sanglantes, des convulsions, des défaillances, &c.

Le meilleur de tous les remèdes, c'est d'avalier des torrents de lait; ou, si l'on n'en a pas, d'eau tiède; ce n'est que la quantité de liquide qui peut sauver. Si l'on soupçonne d'abord la cause du mal, après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiède, on peut exciter le vomissement avec de l'huile ou du beurre fondu, & le chatouillement de la gorge avec une plume: quand le poison a déjà enflammé l'estomac & les intestins, il ne faut pas espérer qu'il ressorte par les vomissements. Tout ce qui est émollient, les décoctions de farine d'orge, de grus, d'althéa, de beurre, l'huile conviennent aussi.

Dès que les douleurs se répandent dans le ventre, & que les boyaux paroissent attaqués, il faut multiplier les lavements de lait.

Si, au commencement du mal, le malade

a le pouls fort, une saignée abondante est très-utile, parce qu'elle ralentit les progrès de l'inflammation.

Lors même que l'on a échappé à la première fureur du mal, on reste ordinairement dans un état de langueur pendant long-temps, quelquefois même le reste de sa vie; le plus sûr moyen de prévenir ce malheur, c'est de vivre, pendant quelques mois, uniquement de lait, & de quelques œufs frais sortants du ventre de la poule, délayés dans le lait sans le cuire.

§ 534. Les plantes qui occasionnent le plus fréquemment des accidents, sont quelques especes de ciguë, soit l'herbe, soit la racine, les fruits de la belle-dame, (*bella dona*) que les enfants mangent comme des cerises, les champignons, la graine de *datura*, ou pomme épineuse, &c.

Tous les poisons de cette classe tuent par un principe plutôt narcotique qu'âcre; les vertiges, les défaillances, les envies de vomir, les vomissements même sont les premiers accidents qu'ils produisent.

L'on doit faire avaler sur le champ beaucoup d'eau tiède, légèrement salée ou sucrée, & faire vomir aussi promptement qu'il est possible, avec les remèdes N^o. 34., ou 35., ou si on ne les a pas, avec de la graine de raifort pilée, à la dose d'une cuillerée à café dans de l'eau tiède, en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomissement, on continue à donner beaucoup d'eau miellée ou su-

crée, avec une assez grande quantité de vinaigre, qui est le vrai spécifique de ces poisons, & l'on évacue les intestins par quelques lavements.

Trente-sept soldats ayant mangé, pour des carottes, de la racine *d'ananthe*, ou *ciguë filipendule*, ils furent tous très-malades; & l'émétique N^o. 34., joint aux lavements & à la quantité de boissons, les sauva tous, excepté un seul qui périt avant qu'on eût pu le secourir.

§ 535. Si, par imprudence, par méprise, par ignorance, ou par mauvais dessein, on avoit pris trop d'opium, ou de quelque préparation dans lesquelles il entre, comme thériaque, mitridat, diascordium, &c., il faudroit, sur le champ, faire une saignée, traiter le malade tout comme s'il avoit une apoplexie sanguine, (voyez § 147.) parce que le trop d'opium en produit effectivement une; faire respirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans de l'eau.

Des douleurs aiguës.

§ 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelque maladie connue, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles auxquelles quelques personnes valétudinaires sont sujettes habituellement, l'expérience leur a appris ce qui les soulage le plus; mais quand une personne saine & bien portante se trouve tout-à-coup attaquée de quelque douleur excessive, dans quelque partie du corps que ce soit sans en con-

434 DES DOULEURS AIGUES.

noître la nature ni la cause, l'on peut, en attendant qu'on ait consulté, 1^o. faire une saignée, qui en diminuant la tension, soulage presque toujours, au moins pour quelque temps, toutes les douleurs; on peut même la réitérer, si, sans affoiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence du mal.

2^o. L'on doit boire très-abondamment de quelque boisson très-adoucissante, comme la tisane N^o. 2., les laits d'amandes N^o. 4., de l'eau tiède avec un quart ou une cinquième partie de lait.

3^o. Il faut prendre plusieurs lavements émollients.

4^o. On couvre toute la partie, & les parties voisines, avec des cataplasmes, ou des fomentations émollientes N^o. 9.

5^o. Il faut mettre dans un bain tiède.

6^o. Si, après tous ces secours, la douleur étoit encore violente, & que le pouls ne fût ni plein ni dur, il faudroit donner une once de sirop de pavot blanc, ou seize gouttes de laudanum liquide; & quand on n'a pas ces deux remèdes, on jette une quartette d'eau bouillante sur trois ou quatre têtes de pavot, séchées avec leurs graines sans la feuille, & on boit cette décoction comme du thé.

§ 537. Les personnes sujettes à de fréquentes douleurs, sur-tout à de violents maux de tête, doivent renoncer au vin; cette privation est souvent le seul moyen qui puisse les guérir; l'on se trompe très-souvent, en croyant qu'il est nécessaire aux personnes qui ont l'estomac mauvais.

C H A P I T R E XXXII.

Des Remèdes de précaution.

§ 538. J'AI indiqué, dans quelques endroits de cet ouvrage, les moyens de prévenir les mauvais effets de plusieurs causes de maladie, & d'empêcher le retour des maux habituels; j'ajouterai ici quelques observations, sur l'usage des principaux remèdes, qu'on emploie comme des préservatifs généraux, assez régulièrement dans de certains temps, & presque toujours uniquement par habitude, sans savoir si l'on a tort ou raison.

Ce n'est cependant point une chose indifférente que l'usage des remèdes; il est ridicule, dangereux, criminel même de les négliger quand ils sont nécessaires; mais il l'est aussi d'en prendre sans nécessité. Un remède, pris à propos, quand il y a dans la machine quelque dérangement qui occasionneroit dans peu une maladie, l'a souvent prévenue; mais ce même remède, donné à une personne bien portante, s'il ne la rend pas malade d'abord, lui laisse au moins plus de disposition aux maladies; & l'on n'a que trop d'exemples de gens, qui, ayant malheureusement du goût pour les remèdes, ont ruiné leur santé, quelque robuste qu'elle fût, par l'abus de ces dons que la Providence a faits aux hommes pour la rétablir; abus qui, lors même qu'il ne détruit

pas la fanté, fait que, dans la maladie, ce corps, à qui les remèdes sont devenus familiers, n'en ressent presque plus les effets, & est privé par-là du secours qu'il en auroit reçu, s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin.

De la Saignée.

§ 539. La saignée n'est nécessaire que dans quatre cas; 1°. quand il y a trop de sang. 2°. Quand il y a inflammation. 3°. Quand il est survenu, ou qu'il va survenir dans le corps, quelque cause qui produiroit bientôt l'inflammation, ou quelque autre accident, si l'on ne relâchoit pas les vaisseaux par la saignée. C'est pour cela qu'on saigne après les plaies, les contusions; qu'on saigne une femme grosse, si elle a un toux violente; qu'on saigne, par précaution, dans plusieurs autres cas. 4°. Quelquefois, pour appaiser une douleur excessive, qui ne dépend point cependant de trop de sang, ou d'un sang enflammé, mais qu'on calme un peu par la saignée, afin d'avoir le temps de détruire la cause par d'autres remèdes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces deux dernières raisons dans les premières, on peut établir que le trop de sang, & un sang enflammé sont les deux seules causes nécessaires de la saignée.

§ 540. L'on connoît l'inflammation du sang, par les symptômes qui accompagnent les maladies que cette cause produit; j'en ai parlé, & j'ai en même-temps déterminé l'usage de la saignée dans ces cas. J'indiquerai ici les symp-

symptômes qui font connoître qu'on a trop de sang.

C'est 1°. le genre de vie qu'on mene. Si l'on mange beaucoup, si l'on mange des aliments succulents, & sur-tout beaucoup de viandes, si l'on boit des vins nourrissants, si en même-temps l'on digere bien, si l'on se donne peu de mouvement, si l'on dort beaucoup, si l'on n'est sujet à aucune évacuation abondante, on doit croire qu'on a beaucoup de sang. L'on voit que toutes ces causes se trouvent rarement chez le paysan, si l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques semaines de l'Hiver, qui peut effectivement contribuer à former plus de sang qu'à l'ordinaire. Il ne vit, le plus souvent, que de pain, de végétaux & d'eau, choses peu nourrissantes, puisqu'une livre de pain ne fait, peut-être, pas plus de sang, chez la même personne, qu'une once de viande, quoique le préjugé général établisse le contraire. 2°. La cessation de quelque hémorrhagie à laquelle on étoit accoutumé. 3°. Un pouls plein & fort; des veines bien marquées dans un sujet qui n'est pas maigre, & qui n'a pas chaud. 4°. Un teint assez rouge. 5°. Un engourdissement extraordinaire; un sommeil plus profond, plus long, moins tranquille qu'à l'ordinaire; une facilité, non accoutumée, à se laisser après quelque mouvement ou quelque travail; un peu d'oppression en marchant. 6°. Des palpitations, accompagnées quelquefois d'un abattement total, & même d'une légère défaillance, sur-tout quand on est dans des en-

droits chauds, ou qu'on a pris beaucoup de mouvement. 7^o. Des vertiges, sur-tout quand on baïsse & qu'on releve tout-à-coup la tête, & après le sommeil. 8^o. Des maux de tête fréquents auxquels on n'est point sujet, & qui ne paroissent point dépendre du dérangement des digestions. 9^o. Un sentiment de chaleur, assez généralement répandu par tout le corps. 10^o. Une espece de démangeaison piquante & générale dès qu'on a un peu chaud. 11^o. Des hémorrhagies fréquentes, & qui soulagent.

Mais il faut bien se garder de décider sur un seul de ces symptômes, il faut le concours de plusieurs, & s'assurer qu'ils ne dépendent point de quelque cause très-différente, & toute opposée au trop de sang.

Quand, par ces symptômes, on s'est assuré que ce trop existe réellement, on fait alors, avec grand succès, une saignée ou même deux. Il est égal dans quelle partie on la fait.

§ 541. Quand ces circonstances ne se trouvent pas, la saignée n'est pas nécessaire; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas suivants, à moins qu'il n'y ait des raisons particulières, très-fortes, dont les seuls Médecins peuvent juger.

1^o. Quand on est dans un âge très-avancé, ou dans la première enfance. 2^o. Quand la personne est naturellement d'un tempérament foible, ou qu'elle a été affoiblie par des maladies, ou par quelqu'autre accident. 3^o. Quand le pouls est petit, mol, foible, intermittent, que la peau est pâle. 4^o. Quand les extrémités du corps sont souvent foibles, & en-

flées avec mollesse. 5°. Quand on mange peu depuis long-temps, ou des aliments peu succulents, & qu'on dissipe beaucoup. 6°. Quand on a, depuis long-temps, l'estomac dérangé, que la digestion se fait mal, que par-là même il se forme peu de sang. 7°. Quand on a quelque évacuation considérable, par des hémorrhagies quelconques, ou par la diarrhée, les urines, les sueurs : quand les crises d'une maladie sont déjà faites par quelqu'une de ces voies. 8°. Quand on est dès long-temps dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoup d'obstructions qui empêchent la formation du sang. 9°. Quand on est épuisé, quelle qu'en soit la cause. 10°. Quand le sang est pâle & dissous.

§ 542. Dans tous ces cas, & dans quelques autres moins fréquents, une seule saignée jette souvent dans un état absolument incurable, & les maux qu'elle fait ne se réparent point. Il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce soit, quelque robuste que soit le sujet, si la saignée n'est pas nécessaire, elle nuit. Les saignées réitérées affoiblissent, énervent, vieillissent, diminuent la force de la circulation, & , par-là, engraisent d'abord, ensuite en affoiblissant trop, & en détruisant enfin les digestions, jettent dans l'Hydropisie. Elles dérangent la transpiration, & par-là, rendent catarrheux. Elles affoiblissent le genre nerveux, & par-là, rendent sujets aux vapeurs, à l'hypocondrie, à tous les maux de nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une saignée, au contraire, quand elle n'est pas assez considérable pour affoiblir sensiblement, elle paroît donner du bien-être; mais, je le répète, il n'en est pas moins vrai, que quand elle n'est pas nécessaire, elle est nuisible, & qu'on ne doit jamais se faire saigner par jeu. L'on a beau dire que quelques jours après l'on a plus de sang, c'est-à-dire, que l'on est plus pesant qu'auparavant, & qu'ainsi le sang est bien vite réparé. Le fait est vrai; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la saignée, dépose contre elle; c'est une preuve que les évacuations naturelles se font moins bien faites, & qu'il est resté dans le corps des humeurs qui devoient en sortir. L'on a bien la même quantité de sang & au-delà, mais ce n'est point un sang aussi bien travaillé, & cela est si vrai, que, si la chose étoit autrement, si quelques jours après la saignée on avoit une plus grande quantité de sang semblable, on pourroit démontrer que quelques saignées jetteroient nécessairement un homme robuste dans une maladie inflammatoire.

§ 543. La quantité de sang qu'on doit tirer dans une saignée de précaution, à un homme fait, est de dix onces.

§ 544. Les personnes sujettes à faire trop de sang, doivent éviter avec soin toutes les causes qui peuvent l'augmenter; (voyez § 540. N^o. 1.) & quand elles sentent que le mal commence, elles doivent se mettre à une diète très-frugale, de légumes, de fruits, de pain & d'eau; prendre quelques bains de pied tie-

des, faire usage, soir & matin, de la poudre N^o. 20., boire de la tisane N^o. 1., peu dormir, prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions, ou elles pourront se passer de la saignée; ou, si elles sont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens servent aussi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une saignée à l'époque ordinaire, quand l'habitude en est déjà invétérée.

§ 545. L'on voit, en frémissant, que quelques personnes sont saignées, dix-huit, vingt, vingt-quatre fois dans deux jours; d'autres quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces observations prouvent, à coup sûr, toujours l'ignorance du Médecin ou du Chirurgien; & si le malade en réchappe, on doit admirer les ressources de la nature, qui ne succombe pas sous tant de coups meurtriers.

§ 546. Le peuple est persuadé que la première saignée sauve la vie, mais pour se convaincre de la fausseté de ce préjugé, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & l'on verra, malheureusement, tous les jours le contraire & plusieurs personnes mourir après la première saignée qu'on leur a faite. Si ce principe étoit vrai, il seroit impossible que personne mourût de sa première maladie, ce qui arrive journellement. Il est important de détruire cette prévention, parce qu'elle a des influences fâcheuses; la foi qu'on a à cette saignée, fait qu'on veut la garder pour les grands dangers, & on la diffère tant que le malade

n'est pas fort mal, dans l'espérance que, si l'on peut s'en passer, on la conservera pour une autre occasion. Cependant le mal empire, on saigne, mais à tard, & j'ai l'exemple de plusieurs malades, qu'on a laissé mourir, afin de réserver la première saignée pour un cas plus important. Toute la différence qu'il y a entre l'effet de la première saignée, & des suivantes, c'est qu'ordinairement elle occasionne au malade, une émotion plutôt nuisible que salutaire.

Des Purgations.

§ 547. L'on purge, ou par le vomissement, ou par les selles; & cette dernière voie est beaucoup plus naturelle que la première, qui ne se fait que par un mouvement violent & contre nature. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomissement; mais excepté ces cas-là, (j'en ai indiqué quelques-uns,) il faut se contenter des remèdes qui purgent par le bas.

§ 548. Les signes qui font connoître qu'on a besoin de purger, sont 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, sur-tout un goût amer, la langue & les dents sales; des rapports désagréables, des vents, des gonflements. 2°. Un manque d'appétit, qui s'accroît peu-à-peu, sans fièvre, & qui dégénère en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3°. Des envies de vomir à jeun, & même quelquefois dans le reste du jour, supposé

qu'elles ne dépendent point d'une grosseffe, ou de quelqu'autre maladie, dans laquelle les purgatifs seroient inutiles ou nuisibles.

4°. Des vomiffemens de matieres ameres ou corrompues.

5°. Un sentiment de pesanteur dans l'estomac, aux reins, aux genoux.

6°. Un manque de forces, accompagné quelquefois d'inquiétude, de mauvaise humeur, de tristesse.

7°. Des maux d'estomac; souvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des assoupiffemens, qui augmentent après le repas.

8°. Des coliques, de l'irrégularité dans les felles, qui sont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant plusieurs jours, après lesquels il survient une constipation opiniâtre.

9°. Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§ 549. Quand ces symptômes, ou quelques-uns de ces symptômes, font connoître le besoin de purger chez une personne qui n'est attaquée d'aucune maladie décidée, (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas,) on peut lui donner quelque remede propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels, les envies fréquentes de vomir, les vomiffemens même, la tristesse, indiquent que la cause du mal est dans l'estomac, & qu'un remede émétique sera utile; mais quand ces accidents n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs, qui sont particulièrement indiqués par les maux de reins, les coliques, & la pesanteur dans les genoux.

§ 550. L'on ne doit point purger, ni donner l'émétique, 1°. toutes les fois que les maladies viennent de foiblesse ou d'épuisement. 2°. Quand il y a sécheresse générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fièvre. 3°. Quand la nature est occupée de quelqu'autre évacuation salutaire; ainsi on ne purge point pendant les sueurs critiques, pendant les regles, pendant un accès de goutte. 4°. Dans des obstructions invétérées que les purgatifs ne peuvent pas détruire, & qu'ils augmentent. 5°. Quand les nerfs sont extrêmement affoiblis.

§ 551. Il y a d'autres cas dans lesquels on peut purger, & non pas faire vomir. Ces cas sont 1°. une grande quantité de sang (voyez § 540.) parce que, pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation se fait beaucoup plus fortement, & les vaisseaux de la tête & de la poitrine se remplissant extrêmement de sang, pourroient se rompre, ce qui tueroit sur le champ, comme il est arrivé plus d'une fois. On ne doit point 2°. , par la même raison, l'ordonner à ceux qui sont sujets à des saignements de nez, à des crachements ou à des vomissements de sang, aux femmes qui ont des pertes, à celles qui sont enceintes. 3°. Il nuiroit à ceux qui ont des hernies.

§ 552. Quand on a pris un émétique ou un purgatif trop âcre, & qui agissent avec une violence excessive, soit par la violence des efforts, des douleurs, des convulsions, des évanouissements qui en sont souvent la

suite, soit par la prodigieuse évacuation qu'ils procurent (c'est ce qu'on appelle *superpurgation*) & qui peut tuer le malade, comme il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples parmi le peuple, qui est presque toujours conduit par des mains meurtrieres, l'on doit traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoisonnés, par des poisons âcres; voyez § 533., c'est-à-dire, leur donner beaucoup d'eau tiède, de lait, d'huile, de décoctions d'orge, des laits d'amande, des lavements émollients avec du lait & des jaunes d'œufs; leur faire même une forte saignée, si les douleurs sont excessives & le pouls fort & févreux.

L'on arrête les évacuations, après avoir donné beaucoup de délayants, en donnant les mêmes remèdes calmants prescrits en parlant des douleurs aiguës § 536. N°. 6°.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaude, dans laquelle on a fait dissoudre de la thériaque, sont aussi très-utiles; l'on peut même, si les évacuations par les selles sont excessives, sans beaucoup de fièvre & de chaleur, mettre la grosseur d'une noix muscade de thériaque dans les lavements.

Si les vomissements sont excessifs, sans diarrhée, il faut multiplier les lavements émollients, avec de l'huile, sans jaunes d'œuf, & mettre dans un bain tiède.

§ 553. Les purgatifs souvent réitérés ont les mêmes inconvénients que les fréquentes saignées. Ils ruinent les digestions, l'estomac ne fait plus ses fonctions, les intestins devien-

nent paresseux, & l'on est sujet à des coliques très-violentes; le corps ne se nourrit pas, la transpiration se déränge, il survient des fluxions, des maux de nerfs, une langueur générale, & l'on vieillit long-temps avant le temps.

L'on fait un tort irréparable à la santé des enfans par les purgatifs pris mal à propos. Ils les empêchent d'acquérir toutes leurs forces; souvent ils dérangent leur crue, ils ruinent leurs dents, jettent les jeunes filles dans les oppilations, & quand elles en sont déjà atteintes, ils les rendent plus opiniâtres.

C'est un préjugé trop généralement reçu, qu'il faut purger quand on n'a pas appétit; mais cela est faux très-souvent, & la plupart des causes qui détruisent l'appétit, ne peuvent point être enlevées par la purgation; il y en a plusieurs qu'elle augmente.

Les personnes, dans l'estomac desquelles il se forme beaucoup de glaires, croient se guérir par les purgatifs, qui paroissent en effet les soulager d'abord; mais c'est un soulagement passager & trompeur. Ces glaires viennent de la foiblesse de l'estomac, & les purgatifs l'augmentent; ainsi, quoiqu'ils enlèvent une partie des glaires formées, il y en a, au bout de quelques jours, plus qu'auparavant; & en réitérant les purgatifs, le mal est bientôt incurable, & la santé perdue. L'on guérit par des remèdes tout opposés. Ceux du § 272. sont très-utiles.

§ 554. L'usage des stomachiques préparés avec l'eau-de-vie, l'esprit de vin, l'eau de

cerise, est toujours dangereux, malgré le soulagement que ces remèdes procurent d'abord, dans quelques maux d'estomac; ils détruisent réellement, peu-à-peu, cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digestion, tomber dans la langueur, & mourir hydropiques.

§ 555. L'on peut souvent se passer d'émétique ou de purgatifs, lors même qu'ils paroissent nécessaires, en se retranchant un repas par jour pendant quelque temps; en se privant de tous les aliments nourrissans, & sur-tout de ceux qui sont gras; en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens servent aussi à surmonter, sans purgation, les différens mal-aïses qu'on éprouve souvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de se purger.

§ 556. Les remèdes N^o. 34. & 35. sont les émétiques les plus sûrs. La poudre N^o. 19., est un bon purgatif, quand il n'y a point de fièvre.

Les doses marquées conviennent pour un homme fait, d'un tempérament vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois, pour qui ces doses seroient insuffisantes; on peut les augmenter d'un tiers, ou d'un quart; mais si alors elles n'operent pas, il faut bien se garder de doubler & de tripler comme on le fait quelquefois, sans réussir à purger, & au risque de tuer le malade, comme il est arrivé souvent. L'on doit, dans ces cas, donner de grandes doses de petit-lait miellé, ou

d'eau tiède, dans un pot de laquelle on met une once, ou une once & demi, de sel de cuisine, & on boit cette dose à petits coups, en se promenant.

Les Montagnards, qui ne vivent presque que de lait, ont les fibres si peu sensibles, qu'il faut, pour les purger, des doses qui tueroient tous les paysans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais, des hommes qui prennent tout à la fois, jusques à vingt, & même vingt-quatre grains de verre d'antimoine, dont un grain ou deux suffiroient pour empoisonner des hommes ordinaires.

§ 557. Quand on est commandé par une maladie pressante, on purge en tout temps, & à toute heure; mais quand on est à-peu-près maître du temps, il faut éviter les saisons extrêmes, c'est-à-dire, les très-grandes chaleurs, ou les très-grands froids, & se purger le matin, afin que les remèdes ne trouvent pas d'embarras dans l'estomac. Toute autre considération, relativement aux astres ou à la Lune, est ridicule, & dénuée de tout fondement. Le peuple redoute les remèdes pendant la canicule; si c'étoit par la raison de la chaleur, il seroit pardonnable; mais c'est par un préjugé astrologique, d'autant plus ridicule aujourd'hui, que les jours caniculaires sont éloignés de trente six jours, de ceux auxquels on donne ce nom; & il est triste que dans un siècle aussi éclairé, l'ignorance du peuple soit aussi crasse à cet égard, & qu'il en soit encore à croire que l'effet des remèdes dépend du signe sous lequel se trouve

le Soleil, ou du quartier de la Lune. Le préjugé est cependant encore si enraciné à cet égard, qu'il n'est que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *signe*, ou le quartier favorable pour faire un remède qui seroit nécessaire cinq ou six jours plutô. D'autres fois on fait le remède auquel le jour est bon, & non pas celui qui seroit bon à la maladie; c'est ainsi qu'un ignorant faiseur d'almanach décide de la vie des hommes & en tranche impunément la trame.

§ 558. Quand on veut prendre un émétique, ou se purger, il faut s'y préparer au moins vingt-quatre heures à l'avance, en ne prenant que peu d'aliments, & en buvant quelques verres d'eau tiède, ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émétique, il ne faut boire que quand il commence à agir; mais alors il faut avaler des torrents d'eau tiède, ou ce qui vaut mieux, de thé de camomilles extrêmement léger.

Après les purgations, on est en usage de prendre du bouillon pendant qu'elles agissent, mais de l'eau tiède sucrée ou miellée, ou un thé de fleurs de chicorée, seroient quelquefois plus convenable.

§ 559. Comme l'estomac souffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remèdes, il faut se ménager, pendant quelques jours, après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des aliments.

§ 560. Je ne parlerai point de quelques autres remèdes de précaution, bouillons, pe-

tit-lait, eaux, &c, qui font peu d'usage parmi le peuple ; je me bornerai à cette remarque générale, c'est que, quand on prend ces remèdes, il faut avoir un régime affortissant, & qui concoure au même but. On prend ordinairement le petit-lait pour se rafraîchir, & l'on s'interdit pendant qu'on le boit, les légumes, les fruits, la salade, l'on ne prend que les meilleures viandes, des jardinages au bouillon, des œufs, de bon vin : c'est détruire par les aliments qui échauffent, le bien qu'on attend du petit-lait qui rafraîchit.

L'on veut se rafraîchir par des bouillons, & l'on y met des écrevisses, qui échauffent puissamment, ou du cresson, qui échauffe aussi : c'est manquer son but. Heureusement, dans ce cas, une erreur en répare souvent une autre, & ces bouillons, qui ne font pas rafraîchissants, font beaucoup de bien, parce que la cause des accidents ne demandoit pas des rafraîchissants comme on l'avoit cru.

La médecine du public, qui malheureusement n'est que trop suivie, est remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parce que j'en ai vu de funestes suites ; beaucoup de gens croient le poivre rafraîchissant, quoique leur odorat, leur goût & leur raison, leur disent le contraire ; c'est l'aromat le plus échauffant.

§ 561. Le préservatif le plus sûr, le plus à la portée de tout le monde, c'est d'éviter tous les excès, & sur-tout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour se bien porter, & pour

avoir toutes les forces dont on est capable ; l'habitude est prise , il est difficile de la déraciner , mais on devroit au moins s'imposer la loi de ne manger que par faim , & jamais *par raison* ; parce que , excepté dans un très-petit nombre de cas , la raison dit toujours de ne pas manger quand l'estomac répugne aux aliments. Une personne sobre est capable de travaux , je dirois même d'excès en différents genres , dont les gens qui mangent plus , sont absolument incapables ; la seule sobriété guérit des maux presque incurables , & rétablit les fantés les plus ruinées.

CHAPITRE XXXIII.

De l'Inoculation de la petite Vérole & de la Rougeole.

§ 562. **L'**Inoculation est cette opération , par le moyen de laquelle , en mettant un peu de pus , pris des boutons mûrs d'une personne qui a la petite vérole , dans une légère incision faite à la peau d'une personne qui ne l'a pas eue , on lui procure cette maladie.

§ 563. Cette méthode est en usage , depuis un temps immémorial , à la Chine & dans les grandes Indes ; on l'emploie , depuis plusieurs siècles , dans la Géorgie & dans la Circassie ; elle a été introduite à Constantinople il y a un siècle ; elle est établie , de-